

triste nécessité ! les autres, qui n'ont pas à se plaindre du même inconvenient le font volontairement par préjugés, souvent même par haine pour tout ce qui tient du sexe : c'est une triste folie !

Vous n'avez jamais vu rien de plus insupportable qu'un célibataire de cette dernière espèce ! Je n'ai pas connu M. Michelon ; mais le portrait qu'on m'en a fait ressemble bien à l'original que j'ai rencontré une fois. C'était un célibataire de première force, un homme de trente ans tout au plus. Il vivait dans une misérable cellule, éloigné de toute communication. Jamais le sourire n'avait effleuré ses lèvres de glace ; toujours morne et pensif, toujours indifférent. Dans les rues vous le voyiez marcher la tête basse, ne prenant garde à rien, ne regardant, ne saluant personne ; et lorsqu'une inévitable nécessité le poussait dans une compagnie, il s'y comportait comme n'y étant pas. Si vouliez rire, vous n'avez qu'à le placer auprès des dames ; autant est valu présenter de l'eau à un hydrophobe. Il n'avait pas de posture fixe, toujours en mouvement ; on eût dit un homme assis sur des épines. Il ne disait jamais rien, ou tout au plus un oui ou un non bien court.

M. Michelon n'était pourtant pas encore rendu à ses excès ; il s'accordait encore passablement avec Mlle. Ledru, sauf les querelles ordinaires du ménage.

Où conçoit qu'avec un couple de cette espèce une jeune fille comme Julia ne devait pas être trop à l'aise. C'était une belle enfant que Julia. Ce n'était pas une de ces beautés rares que l'on ne rencontre presque jamais dans le monde, une de ces beautés fictives que le romancier se plaît à embellir. Elle était belle, mais belle sans art ; belle, comme peut-être une jeune fille élevée à la campagne, loin du monde, et sans prétention. Elle devait tout à la nature ; ses beaux yeux bleus, ses joues d'un rose tendre, ses longs cheveux blonds et bouclés, sa taille élégante. L'ensemble de sa figure décelait le type véritable d'une douce mélancolie, conséquence nécessaire de l'éloignement du monde dans lequel on l'obligeait de vivre.

Julia était comme toute autre jeune fille de son âge ; elle eut voulu profiter de la vigueur et des charmes de ses quinze ans et s'en prévaloir dans le monde. Elle

commençait à sentir l'aiguillon de ces douces passions de la jeunesse, elle eut aimé à en savourer les pures délices. Un cœur tendre et sensible n'aime-t-il pas toujours à partager ses inclinations, ses soupirs avec un autre ?..... Éloignée du monde, elle se le figurait comme un mélange de bonheur et de jouissances, sans penser du tout à ses peines, à ses inquiétudes ; elle eut désiré y briller comme le grand nombre de jeunes filles qu'elle voyait toujours heureuses, toujours gaies du fonds de sa solitude.

Mais M. Michelon, bien secondé par Mlle. Ledru, ne raisonnait pas sur le même ton. Ennemis du monde lui-même, il voulait inspirer le même dégoût à la jeune fille. Il avait encore une meilleure raison. En éloignant la jeune fille de la société, il était bien possible qu'elle en perdît tôt ou tard le souvenir et qu'elle y renouât pour le cloître. Alors son but était rempli ; comme tuteur et seul parent de la jeune fille, il était presque certain d'hériter de ses biens. Pour parvenir plus facilement à son but, il l'entretenait dans la ferme persuasion qu'elle n'avait rien et qu'il l'élevait par charité.

Cependant, malgré la vigilance et la minutieuse attention qui la surveillaient, Julia n'avait pas été sans remarquer par sa fenêtre un beau jeune homme qui, depuis quelques jours, repassait toujours à la même heure et lui lançait des regards beaucoup moins qu'indifférents. Une fois ce jeune homme s'était approché tout près de sa fenêtre à travers les branches et lui avait accordé un sourire passionné. Julia avait rougi. Plus tard le jeune homme avait osé encore plus ; et Julia lui avait souri à son tour. Enfin il avait déclaré qu'il aimait et Julia n'avait pas paru indifférente, tellement que cet amour avait poussé des racines profondes dans le cœur de la jeune fille et n'avait fait que s'accroître dans ses chaînes.

Appelons le jeune Villebon et disons qu'il était l'oublié que Mlle. Dedru avait aperçue ; nos lecteurs l'eussent deviné eux-mêmes.

PÉTRO.

(La suite au prochain numéro.)